

par dérision, et qui n'attend plus personne pour avoir trop attendu en vain, ne voit dans la bordée de la Sainte-Catherine que le lin glacé des linceuls qui enroule son âme pour l'ensevelir toute vivante. La fête de ce soir qui la contraindra à sourire du sourire des martyrs sous la griffe des lions, c'est la pelletée de terre annuelle jetée sur sa jeunesse, encore si près d'elle, que sans les méchants qui sont là pour lui en rappeler la fuite, elle la croirait en plein épanouissement! Son miroir lui renvoie toujours l'image restée jeune de ses traits que le vice n'a pas flétris. Elle se sent toute vibrante et toute illusionnée comme aux jours de sa prime adolescence. Le dépit n'a pu crispé sa lèvre puisqu'elle n'a jamais eu que des paroles de mansuétude et de pardon à laisser tomber de sa bouche. Il lui semble plutôt que son esprit est plus subtil étant plus éclairé. Parce qu'il a souffert, son cœur devine et comprend les douleurs des autres. Le sens de la vie lui arrive seulement. Elle a le sentiment de s'éveiller, quand il lui faut se replier sur elle-même, se consumer sans la joie d'éclairer...

Et la neige tombe, tombe toujours. Son poids si léger l'étouffe, la joie de tous lui fait mal... Ah! pouvoir se cacher et pleurer à son aise la banqueroute de sa vie, pouvoir mourir en criant le mal dont elle expire: de n'avoir pu assouvir cette faim d'aimer qu'on a constamment surexcitée en elle par toutes sortes d'apéritifs. Tomber toute vivante dans l'indifférence et l'oubli avec le caractère romanesque qu'on lui a fait, croiser ses mains sur sa poitrine sans avoir connu l'étreinte des amoureux que la poésie a chantée sur tous les tons... Coiffes de Sainte-Catherine, bonnets dérisoires plus épineux au front que la couronne du Christ, qui donc a inventé cette torture aussi odieuse que la question et l'inquisition elles-mêmes? Qui donc jette en guise de mantille la cendre des pénitents bibliques sur ces fronts qu'aucune défaillance n'a courbés? Quelle main d'empoisonneuse a versé la mort dans

cette coupe finement ciselée et qui ne devait donner que de douces ivresses et de saintes extases. C'est toi, Société marâtre, toujours toi, qui distillas en cette âme, le venin dont elle meurt. Tu avais le devoir d'élever cette jeune fille pour elle-même, pour l'humanité, et tu la formes exclusivement pour l'homme, pour son plaisir, pour son caprice. Tu prépares les voies de ce Messie incertain, tu contrains les gosiers à moduler le "rorate coeli", tu soignes la mise en scène, tu forces même la jeune fille à préparer le trousseau, les fins dessous festonnés par la patience de ces jeunes fées, tandis que sur une toile invisible la pensée brode mille tendres fantaisies du fiancé imaginaire... Et le mari attendu ne vient pas... Toute la fantasmagorie croule faute de héros, l'ombre descend dans cette âme éteinte, satellite privée de lumière. Toutes ces précieuses dentelles, ces jupons à volants, ces chemises enjolivées jaunissent au fond des tiroirs fermés, car la main qui fit ces créations aériennes n'oseraient les tirer de leur cachette parfumée... On ne profane pas par un usage journalier le linge fin des épousailles, parce qu'un secret espoir reste au cœur quand même, on irait plutôt en lambeaux...

Tu le sais bien pourtant que toutes les femmes ne sont pas aptes au mariage par nature ou par tempérament. Il naît beaucoup plus d'enfants du sexe féminin que du sexe masculin... est-ce à croire, comme certains hommes semblent l'interpréter, que l'homme doit suivre l'exemple des patriarches et alterner de Sarah à Agar?

Les femmes, parce qu'elles sont plus sobres, avec des habitudes de vie plus régulières vivent plus longtemps que les hommes. Il faut donc en conclure que pour des raisons économiques — dont on ne peut comprendre les raisons encore — il est dans l'ordre naturel que la femme n'ait pas de mari ou bien qu'elle en soit privée à certain moment de son existence; à l'âge souvent où elle ne doit attendre sa subsistance que de

son travail, les parents les plus proches, les protecteurs naturels étant, eux aussi, disparus. Il incombe donc à ceux qui font l'éducation de la jeune fille de la préparer à sa mission. Non-seulement, on doit en faire une créature de devoir et de raison, mais l'outiller pour la lutte de la vie. Sans lui inspirer le dédain et le mépris de l'homme, lui apprendre à s'en passer et ne pas faire du mariage ou du cloître les wagons de "première", où, seules les privilégiées peuvent voyager, ayant le droit de mépriser les autres, les voyageuses de "deuxième", ces quantités négligeables, cette chair à souffrance bousculée, rudoyée, si voisine du char à bétail. L'amour manquant à ces existences solitaires, trouver dans le ciel une étoile plus haute et plus sûre, qui ne voile pas sa face aux jours sombres afin d'orienter sa barque vers le large. Au lieu de comparer la vieille fille à une plante stérile condamnée à sécher sur place, enseigner à la jeunesse le respect de ces dévouements obscurs et désintéressés, déifier le devoir et la charité, et montrer par quel miracle de l'esprit sain, ces vierges sans époux deviennent mères, les générations d'âmes qu'elles mettent à la lumière et à la vie, aussi nombreuses que les étoiles du ciel et le sable de la mer.

Placez sur de hauts piédestaux, les Jeanne d'Arc et les Mance. Que serait-il advenu de la France et du Canada sans ces femmes qui, au lieu d'un enfant, portent toute une race en leurs bras?...

Sans doute la morale et le destin des races progressistes veulent qu'il y ait le plus possible de femmes-épouses et mères. Mais ne se marie pas qui veut, et ne pas prévoir dans ses calculs les oubliées du mariage, ô Société écervelée, c'est d'une mère inconséquente, quand on songe que les hommes sont de plus en plus réfractaires au mariage, n'osant guère embrasser un devoir parfois trop lourd pour leur courage et leurs ressources, redoutant les surprises de l'hymen, "Le toujours! jamais!" du mariage, donne la chair de poule aux plus braves...

Dans ces conditions, ne vaut-il pas